

Sandrine Behar

*Ne crois pas que
tes souvenirs
me gênent*



-Roman-

Sandrine Behar

Ne crois pas
que tes souvenirs
me gênent

© Sandrine Behar, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1425-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À MA TRÈS BELLE FAMILLE,

CHAPITRE I.

COLÈRE

Emma

Parti, me laissant là, seule, face à la mer, en équilibre au bord de ce rocher qui était le nôtre. C'est ici que nous nous sommes fait la promesse de vivre ensemble toute notre vie...

Je sens ma colère fluctuer, elle monte et descend au rythme des flux et des reflux, passe de la rage au désespoir. J'envie les jours où l'épuisement l'emporte et me laisse vide, desséchée, échouée comme une épave sur notre rocher, balayée par les vents contraires.

Mais ce matin la rage m'emplit, la haine m'habite, je suis ma haine. Je hurle à la mer déchainée, un hurlement continu, de fin du monde, vide de toute humanité. Colère contre colère, je n'ai rien à envier à la mer, nous luttons à armes égales. Les embruns fouettent mon visage, font ruisseler des larmes que je n'ai plus, les vagues viennent mordre le bord du rocher, le secouant avec une telle force que j'en ressens les vibrations dans tout mon corps. Le vent s'allie à la mer et la lutte se déséquilibre, il est un allié de force, ses rafales me secouent. Plus j'essaie de résister et plus je ploie. Mes cheveux s'animent d'une vie qui m'a quittée, leurs mouvements désordonnés ne sont que le pâle reflet de mon chaos intérieur. Le vent me pousse, rafales après rafales un peu plus au bord du précipice. Le message est clair, il ne peut y avoir qu'un gagnant et ce ne sera pas moi. Toutes les tensions quittent alors mon corps sur ce simple constat, c'est la fin, enfin, ça ne pouvait finir que comme ça.

Je somme le vent et la mer de m'emmener avec eux, je veux être happée, soulevée, engloutie, débarrassée de ce corps qui m'encombre. Je veux sombrer dans les profondeurs, là où il fait nuit, là où les chatoiements de la lumière ne sont plus, là où la violence du vent n'a plus accès, là où repose la paix, le silence, l'oubli.

Je hurle à en perdre la raison, à moins que je ne l'aie déjà perdue.

Pourquoi, pourquoi toi ?

Tu n'arrêtais pas de dire que nous étions trop heureux, qu'il faudrait forcément, le moment venu, partager.

Partager. Ce fut ton dernier mot...Tu savais que je comprendrais...un jour...

un jour comme aujourd'hui... Tu savais que ce mot serait l'écho de nos longues conversations sur ta théorie du bonheur. Dans un ultime souffle, tu as voulu me convaincre, une dernière fois...

Partager.

Mais partager quoi ?

Tu pensais que la règle de la répartition des richesses s'appliquait au bonheur, que nous ne pouvions pas, toute une vie durant, être si heureux, sans devoir partager. Tu souriais quand je te disais que la répartition des richesses était un rêve d'utopiste, inapplicable à la réalité, qu'il y aurait toujours des gens riches et des gens pauvres, des gens heureux et des gens malheureux. Notre rôle n'était pas tant de partager mais plutôt de soulager, de permettre à d'autres de trouver leur propre chemin vers le bonheur.

Je mettais énormément d'énergie et de conviction dans ce débat, je ne sais pas pourquoi, mais je sentais qu'il était important de te convaincre. Que quelque chose en dépendait que je ne comprenais pas, pas encore. Je sentais que ce simple mot, partager, avait pour toi, un sens profond, évident, mystique.

Je n'ai pas été assez attentive, je ne t'ai pas entendu. Je n'ai pas entendu ce que tu cherchais à me dire.

Pour moi, notre bonheur, ce bonheur unique, ne pouvait que nous donner des ailes, nous amener ensemble au bout du voyage. C'était une évidence, sans aucune prétention, juste une évidence. Le bonheur était fait pour nous.

Mais maintenant je suis seule. Seule pour finir le voyage. Peut-on encore avancer quand on est plus que la moitié de soi-même ?

Seule depuis 58 jours.

58 jours que je hurle ma haine, ma détresse, ma colère, mon désarroi. Certains jours, la peine est trop profonde, les mots ne trouvent plus de chemin, les mots n'ont plus de sens. Ces jours-là la mer se tait, elle écoute mes silences.

Mais aujourd'hui, je suis déchainée et la mer avec moi, elle vient frapper le récif avec une rare violence, elle monte jusqu'à moi, elle m'appelle, elle vient me chercher. Oui, bien sûr c'est évident, elle grimpe, elle me veut, elle veut m'arracher à ma souffrance et m'emmener avec elle. C'est cela la solution, fusionner avec elle, me liquéfier jusqu'à n'être plus qu'un éclatement de particules voguant aux quatre coins de l'Océan. Les vagues frappent de plus en plus fort contre le récif, les vibrations s'amplifient sous mes pieds. La mer m'appelle. Je m'avance, je ferme les yeux, je suis à un pas de la fin de notre histoire. Tu vois Andréas, il n'est pas question de partage, mais de début et de

fin. Ma vie a commencé avec toi, elle se terminera avec toi. J'ai tenu ma promesse, mon Cœur, j'ai essayé, deux longs mois, de vivre sans toi. Mais comme tu le disais toi même, il ne peut pas toujours y avoir de fin heureuse, mais il peut y avoir des instants de vie extraordinaires. Je comprends maintenant. Tu avais raison. Nous avons eu la chance de vivre des milliers d'instantes extraordinaires, ils ont comblé plus qu'une vie, deux vies, plus que ce que certains ne vivront jamais sur tout un siècle d'existence.

La tempête se déchaîne, je me sens aussi légère qu'une brindille face aux éléments, seules les dernières tensions de mon corps me rattachent encore à la terre, je sens qu'il suffirait de m'abandonner totalement pour être enlevée par le vent. Je m'avance encore sans ouvrir les yeux, je n'en ai pas besoin, j'appartiens déjà à la mer, les embruns se transforment en gouttes, je sens le bord du récif sous mes pieds, je...

— Emma...

Je m'arrête. On m'appelle. Doucement, éperdument. Ai-je rêvé ? La voix est entremêlée au souffle du vent.

— Emma...

Paul...

Paul

Je me réveille violemment, j'ai cru entendre la voix d'Andréas me crier de me lever. Je ne sais plus où je suis. Il me faut un instant pour me rendre compte que je ne suis plus à l'hôtel mais dans mon appartement en voyant la silhouette de la tour Eiffel à travers la fenêtre de ma chambre. Je suis en sueur. J'ai la désagréable impression, totalement irrationnelle, de devoir agir, vite. La sensation d'urgence me colle à la peau. Je cauchemardais, mais de quoi ? Je suis infoutu de m'en rappeler. Je regarde l'heure, 4 heures du matin. Je n'arriverai pas à me rendormir, même si le décalage horaire est léger. Autant me lever. Je traverse le salon et ne peux m'empêcher de m'arrêter devant les baies vitrées pour admirer la vue des toits de Paris. J'ai toujours aimé l'appartement de mon père. J'y ai surtout aimé les moments privilégiés passés seul avec lui, Andréas préférant la plupart du temps rester au Manoir peindre avec notre mère.

Je me dirige vers la cuisine et décide de me faire un café, espérant que le malaise, laissé par le cauchemar, me quittera avec les gestes du quotidien. Changer l'eau de la cafetière restée stagnante depuis 10 jours, remplacer la capsule, sortir une tasse, appuyer sur le bouton.

Rien n'y fait, ni même le bruit de la cafetière. Je reste inquiet. Je m'allonge sur le canapé du salon et essaie de me rappeler mon rêve. C'est en buvant mon café que me reviennent des bribes, par flashes. J'ai rêvé du Manoir... Je me revois face à la grande porte d'entrée, les battants en bois, anormalement immenses, grands ouverts sur l'obscurité de la pièce principale. Il me revient alors l'horrible impression de me retrouver face au vide, à l'absence, à la mort. Mon cauchemar refait surface et les émotions avec. Un silence abyssal règne derrière la porte. Je n'ai pas besoin d'entrer pour comprendre. L'angoisse me comprime la gorge, la sueur perle à mon front. Il n'y aura plus jamais de vie dans le Manoir, plus d'Andréas, plus d'Emma...Mais où est Emma ? Je me rappelle tout d'un coup l'urgence ressentie à mon réveil, retrouver Emma à tout prix. J'ai subitement l'horrible pressentiment qu'il est arrivé quelque chose. J'essaie de me raisonner, je ne peux pas l'appeler au milieu de la nuit pour lui demander si elle va bien. Mais je peux y aller...Je comptais partir la voir ce week-end mais je sens que je dois partir maintenant. Je me rends bien compte que ce n'est pas très rationnel, voir même insensé, mais ce cauchemar m'a mis en état d'alerte. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, moi d'habitude hermétique

à tout « pressentiment », toute « prémonition », trop cartésien pour cela, mais pas à cet instant et au fond je m'en fous, je sens qu'il faut que je parte maintenant. J'ai appris à me fier à mon instinct et jusqu'à maintenant, il ne m'a jamais fait défaut. J'appellerai Nathalie sur la route et lui demanderai d'annuler mes rendez-vous de la semaine, je pourrai toujours travailler du Manoir.

Je file sous la douche, enfile un jean et un polo et prépare une valise sommaire. Si tout va bien, je peux être vers 10h30 à Port Navalo.

Je monte dans ma voiture et me dirige vers les quais pour récupérer la N118 pont de Saint Cloud et monte sur l'autoroute A10 en moins d'une demi-heure. J'ai la tête vide, j'ai juste l'angoisse en filigrane, omniprésente. À bien y réfléchir, cette angoisse ne m'a plus quittée depuis qu'Andréas m'a annoncé son cancer, il y a tout juste 6 petits mois...

Andréas... Ma gorge se serre, j'ai du mal à respirer dès que je pense à toi.

Andréas, mon frère. Arrivé le premier, parti le premier.

Je m'attendais, comme le jour de notre naissance, à te suivre de près. Mais je suis là, sans toi...

Deux mois ont passé, j'ai vraiment tenté de reprendre le cours de ma vie, je te le promets.

Mais comment vivre sans toi, mon frère.

Nous étions aussi complémentaires que différents. Nos différences étaient telles, tellement catégoriques, tellement parfaites que tu disais souvent qu'une telle perfection ne pouvait être due au hasard. Que cette différence avait été décidée, qu'elle avait un but. C'est pour ces idées que je t'aimais si fort. Tu avais des théories toutes à toi sur l'existence. Tu pensais que nous avions des rôles à tenir, que notre route était tracée. Pour toi, chaque événement était déjà défini, tout avait un sens. Moi au contraire, je trouvais que rien n'avait de sens, qu'il fallait lutter, jouer des coudes pour trouver son chemin, que rien n'était et ne sera jamais évident. Tu vois, ta disparition a fini par me donner raison, ta mort n'avait pas de sens, même si tu as cherché à me convaincre du contraire jusqu'au bout.

Pour toi, la fin était forcément le début d'autre chose.

Je ne sais pas quelle fin a marqué notre naissance, ce que je sais c'est que nos débuts ont été chaotiques, enfin mes débuts, même si notre gémellité, aussi fausse soit elle, aurait dû nous assurer une certaine « égalité ».